

FRANÇOIS GACHOT

Les fiancés posthumes

A Ili que j'aime cette nouvelle qui lui doit tout.

François

27 mai 42

Vers le milieu de la nuit, Raphaël ouvrit les yeux. Après avoir cheminé péniblement, depuis la veille au soir, parmi les défilés rugueux des montagnes, le train, brusquement, lui semblait-il, venait d'atteindre un col et s'était engagé maintenant à une allure vertigineuse le long d'une pente.

« Bon », réfléchit le jeune homme, « voilà le mécanicien qui devient fou. Ça va être drôle... »

S'appuyant du coude sur l'oreiller de sa couchette, il écarta le coin du store dont la vibration contre les vitres avait, peut-être, provoqué son réveil pour essayer de s'y reconnaître dans le chaos géographique des lieux. Peine perdue ! Des ténèbres sans lune envahissaient le paysage de toute part, confondant au sein d'une même masse informe ce qui pouvait être des arbres, des rochers, voire même des nuages. Seules, les flammèches qui s'échappaient de la locomotive pointillaient l'obscurité de vives lueurs que la nuit se hâtait de happer de nouveau dans son gouffre. A quoi bon, d'ailleurs, une certitude, le nom de quelque gare hurlée dans un de ces patois insaisissables dont les cheminots du monde entier détiennent le secret pour mieux dérouter les voyageurs ? Pourtant, quelque chose était certain : malgré de continuelles bouffées de fumée, l'air qu'on respirait avait cette légèreté, s'imprégnait déjà de cette saline saveur qui semblaient annoncer l'approche de la côte. La mer, d'ici cinq ou six heures ! Une terrasse d'où le monde apparaîtrait chargé de richesses, à portée de votre main, dans le mouvement du port. Et l'oubli du temps, surtout, l'infini du ciel à perte de vue, sans le moindre rappel de votre vie d'homme... Un train qui venait en sens inverse bouscula les tranquilles méditations de Raphaël, une gifle glacée frappa à l'improviste son visage à demi sorti du présent et, tirant sur quelque chose qui lui parut être son manteau, il s'enfonça de nouveau, pour attendre le jour, sous ses couvertures.

La mer ! Il y avait combien de temps que Raphaël ne l'avait vue ? Vingt-deux vingt-trois ans peut-être ? Ce devait être le dernier été avant la mort de son père. Les jambes nues, les pieds chaussés d'espadrilles à semelles de

cordes, il courait sur les rochers avec les gamins du pays qui lui apprenaient l'art de dénicher dans les crevasses les gros crabes à la carapace rosée, les dormeurs. Vrai petit animal impétueux, insensible à la chaleur, à la fatigue, avec quelle joie presque sensuelle ne se vautrait-il pas dans le cratère brûlant des dunes, avant de se laisser rouler par les vagues ? Avait-il beaucoup changé depuis ce temps ? Outre quelques menues rides à l'entour des yeux, des rides qui ne s'apercevaient, d'ailleurs, qu'après les nuits de veille, l'âge l'avait gratifié de cheveux gris. Pour le reste, les expériences, les déceptions, l'argent, l'espèce de gloire, même, qui, vers la trentaine, s'était abattue sur lui à l'improviste n'avaient pu modifier les traits profonds de sa nature: une vitalité débordante, un goût, violent pour le plaisir, pour tous les plaisirs vulgaires ou raffinés du corps et de l'esprit que compensait, en revanche, une propension au moins égale au plus excessif désespoir.

Tel était, à trente-six ans, Raphaël Dor, architecte, collectionneur de beaux livres et de miniatures persanes. Ou, plutôt, tel avait été celui que toute une ville croyait suffisamment connaître pour ne plus avoir à le juger : fin, cultivé, moqueur, volage, mais capable pourtant de dévouement, aussi fermé à la rancune qu'il était vif et gardant jusqu'au fond de ses violences une faculté d'oubli qui le faisait passer de la colère au rire avec une rapidité presque scandaleuse.

Brusquement, les amis de Raphaël l'avaient vu se retirer de leur cercle. Du jour au lendemain, il avait refusé toutes les invitations, cessé de fréquenter les théâtres. Au café où, chaque après-midi, il passait une heure, entouré de celles qu'il appelait des libellules, sous prétexte que, sans jamais se poser, elles voletaient, vives et légères, au bord de son existence, sa table, à partir d'un certain mardi, était restée vide. Stupéfaites de cette absence, les cinq ou six premières danseuses du ballet quotidien des libellules avaient erré désespérées d'un groupe à l'autre. A qui viendraient-elles confier désormais, en même temps que leurs peines de cœur, leurs naïfs espoirs ? Se trouverait-il encore quelqu'un pour les aider comme Raphaël sans trop insister sur les rapports mi-fraternels, mi-amoureux qu'il entretenait avec elles ? Un immense désappointement avait rendu, quelques instants, touchante l'expression un peu égarée de leurs visages pâlis par les jeûnes forcés et les nuits blanches. Puis, prenant congé de la grande glace qui les avait vues, tant de fois, se livrer aux rites compliqués d'une entreprise de séduction à longue distance, elles s'étaient éparpillées à la recherche d'un consolateur moins décevant sur les boulevards.

Raphaël n'avait pas reparu. D'une ponctualité qui, dans le monde de l'à peu près, faisait toujours l'effet d'un reproche, il n'avait pris cette fois la peine d'expliquer son absence ni par lettre ni par téléphone. Ce n'était d'ailleurs pas qu'il fût malade. On l'avait vu. On l'avait vu, malgré l'hiver, marcher seul à travers les grands espaces dénudés qui bordaient le fleuve aux alentours des banlieues. Des cortèges de mouettes tournoyaient dans l'air glacé, accompagnant de leurs capricieux zigzags les pensées fugitives du promeneur. Raphaël leur lançait du pain. Il ne paraissait même pas désireux de se cacher devant les hommes. Quand un de ses camarades le rencontrait à l'improviste, il ne cherchait nullement à se dérober aux prescriptions de la politesse obligatoire. Deux, trois minutes, il acceptait de plaisanter sur le ton de la plus amicale confiance. Mais essayait-on de le retenir, de pousser plus loin l'entretien, d'obtenir rendez-vous pour un jour fixe, sa voix, soudain, se faisait mordante et sa poignée de main semblait vouloir anéantir l'importun : « Je regrette », se défendait-il en coupant court à toute explication. « Où peut-on me voir ? On ne peut pas me voir. Je suppose que tu ne prétends pas forcer un fantôme... »

D'ordinaire, il n'en fallait pas beaucoup plus. L'autre avait déjà tourné les talons. Raphaël, enfin délivré, secouait les épaules. Et maintenant, vers quelle nouvelle piste ?

Quelquefois, perdu dans la cohue des grands magasins, il semblait chercher du regard un objet introuvable à travers les comptoirs de tous les étages. Les petites vendeuses, habituées aux faux clients, les professionnelles du vol à la tire et du raccrochage s'y trompaient. Ainsi des sourires de connivence qu'il ne méritait pas et dont il se sentait pourtant à demi responsable montaient vers lui de pauvres figures auxquelles il ne savait que donner en échange. Il fréquentait aussi les quartiers des gares. Dans les salles d'attente, les halls, les buffets, sa haute silhouette, son pardessus de bonne coupe et surtout ses mains vides, seigneurusement gantées, de voyageur sans valises étaient devenues familières aux contrôleurs qui saluaient en lui le représentant d'une race à part. Errant parmi les apatrides, les réfugiés du mensonge, de la trahison, de l'ingratitude, quel parent s'obstinait-il à attendre, quel ami ou quelle fiancée, en route depuis cent ans et qui n'arriverait plus ?

Deux mois, trois mois avaient passé ainsi. C'est alors qu'à force de voir les affiches des compagnies rivales répéter leurs fallacieuses promesses et de respirer comme un remède spécial pour un asthme tout ce qu'il y avait de plus

particulier le mélange de fumée et de brouillard qui stagnait perpétuellement aux abords des grandes lignes, il s'était laissé séduire et avait acheté un billet.

Ce départ, ou comme il le nommait, cet appel, Raphaël se plaisait à y retrouver toutes les marques de ces mouvements contradictoires qui, à maintes reprises déjà, l'avaient lancé sur la voie la plus imprévisible de son avenir. Ses meilleures œuvres étaient sorties de pareilles crises. En pleine période d'indifférence, un mot, un geste, il n'en fallait pas plus pour donner à son exaltation le prétexte qui lui permettait d'atteindre à son comble. Il passait sans transition de la plus sévère chasteté aux excès d'une débauche qui paraissait absorber toutes ses forces, quitte à se résoudre, le lendemain, dans un grand élan spirituel, un besoin de pureté qui prenait l'aspect d'une rédemption. Tout ou rien. Les sentiments n'avaient de valeur pour lui qu'à la condition de revêtir une forme extrême, à chaque moment interchangeable. C'était là ce qui égarait, hommes et femmes, ceux qui l'approchaient dans l'idée qu'on pouvait facilement le percer à jour. Sa vérité n'était pas une, mais double, mais triple. Chaque nouvelle venue effaçait l'autre. Et derrière toutes ces figures de cire, il n'y avait qu'un Raphaël, le même Raphaël toujours, mais un Raphaël en qui tristesse et joie, violence, luxure, fidélité, depuis plusieurs semaines, prenaient la forme de l'absolu.

Pour une fois une aventure qui ne lui donnait pas, comme toutes les autres, l'impression de se regarder dans une glace. Où d'avance, il ne voyait pas la grimace de son désir se muer en celle de la moquerie pour devenir celle de la lassitude, de l'ennui, qu'estompait enfin ce large sourire qui était celui de la délivrance. Si Raphaël avait souvent eu l'illusion qu'il aimait, qu'était-ce alors que cet amour ? Un amour qui, au lieu de mener vers la facilité, vers les distractions, l'en éloignait, le conduisait tout droit vers une route qu'il n'avait jamais l'habitude de suivre bien longtemps. Il continuait pourtant d'avancer. Habitudes, manies, voilà que son égoïsme d'enfant gâté, ses vices mêmes se détachaient de lui tandis que doucement, d'abord, puis toutes ensemble, dans un vacarme de dominos qu'on renverse, s'abattaient les façades vieilles des lieux familiers, mangés par un tunnel qui grossissait, grossissait devant ses yeux, avant de l'engloutir en pleine solitude.

*

Selon les prévisions de l'indicateur, le train aurait dû entrer en gare à sept heures et demie.

Raphaël s'étonna de se retrouver seul, allongé quelque part en plein désarroi, dans cet état voisin de l'hébètement qui succède à un brusque changement d'altitude.

Instinctivement, il porta la main à sa poitrine.

À la dernière minute, il lui avait semblé que l'express, par suite de quelle erreur d'aiguillage, avait foncé en trombe hors de ses rails, brûlant sans s'en rendre compte une grande station. Brûlé au sens réel du mot. Le temps d'apercevoir une plage garnie de parasols jaunes au tournant de la voie et Raphaël s'était senti transporté au sein d'un flamboiement magnifique. Dans l'apothéose du soleil à son couchant, des passerelles démentes avaient dressé leurs arches à la manière de bras. Des palmiers de trente mètres de haut, des tours, des constructions d'acier, toute une architecture de torches colossales d'un coup s'étaient muées en gerbes, tandis qu'avec un bruit de cataclysme, le ciel s'ouvrait de haut en bas, entraînant tout ce qui restait encore à Raphaël de conscience dans cette déchirure.

Il n'avait plus rien su. Sa première pensée, au sortir de cet état, fut qu'il était devenu aveugle. Vivant, miraculeusement sauvé, peut-être, mais condamné dorénavant à ne plus rien voir qu'en rêve, par la force de l'imagination, ou tout au plus, à travers le halo du souvenir. Et comme chaque fois qu'une grande menace avait plané sur son avenir, plutôt que d'attendre, il avait pris d'avance son parti de ce qui pourrait l'atteindre. Il allait se résigner à son nouveau sort lorsqu'en remuant le bras, il crut discerner quelque chose comme l'indice, le reflet d'une lueur, une palpitation d'espoir dans les ténèbres. Son bracelet-montre ! Le cadran phosphorescent brillait doucement, indemne comme la vie du jeune-homme, avec le battement sourd, précipité du petit cœur fragile contenu dans le boîtier. Mais c'était un cœur fatigué, une montre à bout de souffle. Le tic-tac, le premier, cessa. Une ou deux secondes, le cadran essaya de résister, lança un feu, une flamme qui n'était plus que la transparence d'elle-même. Puis plus rien. Alors Raphaël commença à se douter. Comme une étoile qui avait cessé depuis longtemps de scintiller, mais nul ne le savait parmi les hommes, il avait été pendant quelques minutes ou peut-être quelques siècles, comment le découvrir, le messenger d'une illusion, le transfuge d'un miracle qui n'existait déjà plus, sauf dans l'univers des apparences. En lui, sur lui, ce qui venait de s'éteindre, c'était la dernière lumière qui eût éclairé le monde.

Précautionneusement, avec des gestes dont la gaucherie remontait à travers ses membres du fond des âges, d'une époque où tel un animal préhistorique, un

mineur, un scaphandrier, soudain ressurgi à la surface, il devait tâtonner pour accomplir le moindre mouvement, il essaya de se relever, y parvint et constata que rien ne l'empêchait plus de se mettre en route.

Il n'hésita même pas sur la direction qu'il devait suivre. Dans l'univers dans lequel il se sentait maintenant engagé, les anciennes notions paraissaient avoir soudain fini de jouer. Ni droite, ni gauche, ni arrière. Distances, épaisseur, étendue, ces concepts usés s'étaient résorbés dans le grand tout qui, privé de formes et de couleurs, lui semblait receler néanmoins des milliers de prodiges. Il entra en plein dans la nuit.

C'était bien la nuit, la nuit sans lampadaire, sans bec de gaz, sans réflecteur, telle que Raphaël savait depuis longtemps qu'elle devait se cacher quelque part et que dans une sorte d'indistincte prescience, il l'attendait. L'avait-il assez souvent cherchée au cours de son enfance ? Dans le brouillard, à la campagne, au fond d'une caverne, parmi les stalactites, au hasard d'une excursion en montagne, quelquefois même, en ville, à la faveur d'une panne d'électricité ou de cette terrible pluie d'orage qui avait inondé, outre les caves, les centrales des usines, transformant, à huit heures du soir, les avenues luisantes en de gigantesques canaux sur lesquels erraient des ombres muettes. Mais toujours et partout il y avait eu quelque bougie qu'on tirait d'une armoire, quelque allumette qu'on faisait prendre sur la semelle des chaussures ou le carrelage d'une cuisine, quelque veilleuse, quelque lampe de poche, quelque ver luisant, un quartier de lune qui tirait parti de la déchirure des nuages et, tout de suite après, comme un remords, le retour de l'aube, l'annonce d'un nouveau jour.

« Cette fois, cette fois-ci » murmura tout bas Raphaël. Il songea brusquement qu'il n'avait plus de valise. Sa valise, il fallait le croire, s'était subitement volatilisée, en même temps que le nécessaire qui contenait son rasoir, ses brosses et peut-être tous les voyageurs, alignés parallèlement lui dans les boîtes vernies des sleepings, ces sortes de tombeaux provisoires, emportant les dormeurs vers quel destin, au-dessus des rails. Mais comme si cet allègement matériel n'avait été chez lui que la marque d'une libération analogue dans les autres domaines, il se sentait, pour ainsi dire, soulevé par une force qu'il s'expliquait mal, après l'impression d'étouffement qu'il avait éprouvée pendant les semaines précédentes. Quelque chose venait définitivement, lui semblait-il, de l'arracher à toutes les contingences, les obligations et jusqu'à la pesanteur sans laquelle la vie, la moins conventionnelle même, ne parvenait pas à s'exercer d'habitude. Il n'y voyait

pas. Il avait beau faire attention. Aucun bruit, ni lointain, ni proche, pas même le bruissement d'une feuille ou le crissement d'un caillou sous ses chaussures ne parvenait à ses oreilles. Jusqu'à la matière indéfinissable de ce qu'il continuait d'appeler le sol, mais qui n'était ni route, ni sentier, ni tapis de mousse et néanmoins continuait de porter ses pas, qui se dérobaient à toute évaluation, toute analyse. Pourtant, de même qu'un homme qui marche les yeux fermés, au fil d'un rêve, est capable de changer de trottoir, de passer des ponts, de gravir des pentes dans son sommeil, Raphaël avançait sans gêne à travers cette masse d'obscurité qui se défaisait comme une brume sur son passage. Et il n'était pas jusqu'à la complicité de ce silence qu'il n'interprêtât comme un signe, le signe que ce dépouillement, cette solitude n'étaient que la préparation de ce qui allait venir.

Depuis plus de quinze ans, Raphaël avait été exclusivement l'homme des villes. Lorsqu'il quittait son appartement en été, c'était au profit d'une villégiature à peine plus agreste, chambre d'hôtel avec salle de bain dans une grande station balnéaire ou quelque capitale de l'art qui pouvait lui assurer les mêmes plaisirs, le même mouvement des rues et, pour ainsi dire, le spectacle de la même foule qu'en hiver, à cette différence près qu'il y avait abondance de toilettes claires et que la beauté des femmes s'y faisait, en quelque sort, plus sensuelle et plus libre. Son repos, pour le satisfaire, pareil en ceci à son travail, avait besoin de s'incorporer à cette présence grouillante des hommes qu'accompagnait le bruit des autobus et des tramways et qui ne s'épanouissait véritablement, à ses yeux, qu'à l'ombre des hautes maisons. Fallait-il croire, cependant, qu'à force d'avoir erré parmi les quartiers de misère et de plaisir, d'avoir guetté sur les corps abandonnés de ses partenaires de rencontre, à travers les lueurs artificielles de l'ivresse, du vice ou de l'ennui, ce moment unique où elles se révélaient à sa tourmentante manie de la connaissance, ce parfait citadin, ce noctambule avait gardé un sens subtil de l'orientation ?

À quelque chose comme un battement d'aile contre sa paupière, il sut que le moment était venu et une vague de joie, mais d'une joie qui n'osait pas encore se donner libre cours, qui était toute barbouillée d'angoisse, s'épancha au fond de sa gorge.

« Jelka », s'écria-t-il, avant même de sentir l'approche de la jeune-fille.
« Jelka ! Enfin, que je te retrouve ! Où étais-tu ? »

Au lieu de la voix chantante aux intonations parfois gutturales, ce fut la pression de la main qui lui répondit. Les doigts déliés et forts s'enlacèrent aux siens comme jadis, comme il avait mal, depuis des semaines, d'y penser.

En même temps, comme si quelque rayonnement intérieur eût éclairé les traits de la jeune fille, Raphaël crut la voir. Il retrouva sur le visage tout ce qu'il y aimait : l'intelligence du front haut, encadré par les cheveux aux reflets mordorés, le modelé des joues et du menton, la ligne des lèvres entrouvertes sur l'éclatante blancheur des dents et surtout, surtout, tranchant avec l'épaisseur des sourcils noirs, la bouleversante eau verte du regard, ce murmure, cette chanson magique d'une source à son réveil.

Aussitôt, comme au sortir d'un songe, les paupières de Jelka se mirent à battre. La merveilleuse caresse des yeux glissa sur la figure du jeune homme.

« Où j'étais », balbutia-t-elle, en paraissant chercher ses mots, « je crois que j'étais morte ».

« Morte », essaya de réfléchir Raphaël. Il l'avait rencontrée, au début de l'hiver, dans un bal. De quoi avaient-ils parlé toute la nuit, tournant aux sons de cet orchestre qu'immédiatement ils avaient cessé d'entendre ? Peu à peu, la foule des danseurs s'était retirée, si bien qu'à l'aube ils s'étaient trouvés seuls, d'accord pour toute une vie, leur semblait-il, glissant sur le parquet ciré de la grande salle et suivant le rythme d'une musique inexistante comme dans un rêve.

Pendant trois jours de suite, en cachette, ils s'étaient rencontrés dans les uniques lieux sûrs que la jalouse, que la trop nombreuse et trop célèbre famille de la jeune fille ne fréquentait pas. Grelottant de froid, ils avaient fait face à l'ennui de la plus gigantesque composition historique du monde avec trompe-l'œil, vrais matériaux de mise en scène théâtrale, dans un bâtiment en rotonde qui ressemblait à un cirque. Et les guerriers nomades, les troupeaux de buffles, les corps nus des femmes échevelées, avaient été témoins de cette tendresse qui déjà, dès que leurs bras se frôlaient, battait aux vitres de leur âme, ne savait plus où se poser. Puis il y avait eu le musée de cire avec ses horribles floraisons de monstres, ses miracles anatomiques et ses cadavres de chefs d'état, raides, embaumés d'avance, un peu noircis par la poussière et tels que la postérité les enfouirait bientôt dans l'oubli. Mais, partout, Jelka souriait, s'abandonnait à la confiance, avec ce mélange d'instinctive réserve et d'audace qui plaisait tant à son compagnon et l'émouvait jusqu'aux larmes. Il n'était pas jusqu'à ce cimetière de banlieue où, sous prétexte qu'elle était peintre, sa famille avait

envoyé la jeune-fille refaire les lettres d'une inscription funéraire que la pluie avait délavée qui n'eût été complice de leur joie. Dans le tramway qui les ramenait vers la ville, elle s'était soudaine penchée vers lui : « Jako te ljubim ». C'était la première phrase serbe qu'elle prononçait devant lui, la première allusion au pays où elle avait passé son enfance. « Répète », lui avait-elle dit sur un ton brusquement devenu grave. Raphaël, de peur de l'oublier, lui avait fait marquer la phrase sur son carnet, au-dessous de la date. Rien ne lui permettait de se douter pourtant que ce dût être là leur dernier souvenir et qu'elle venait de lui confier une sorte de mot de passe.

Combien de fois, depuis, Raphaël n'avait-il pas prononcé la phrase mystérieuse pour en essayer la vertu magique ? Il s'était appliqué à retrouver l'accent qui lui évoquait la personnalité la plus secrète de la jeune-fille. Rien n'avait servi. Aucune incantation, aucun rite superstitieux.

« Tu te rappelles », continua-t-il. « Nous avions rendez-vous dans ce café que fréquentaient les réfugiés allemands et slovaques, les courtiers marrons et ce grand jeune homme pâle qui arpentait d'un pas nerveux la salle en offrant des bas de contrebande aux clients. Je t'attendais, le regard fixé sur la porte vitrée, le cœur plein de haine pour chaque nouveau venu qui me causait une fausse émotion. »

« Oui. Et pendant ce temps-là, j'avais la fièvre. La veille, j'avais dû prendre froid au cimetière. Je ne savais pas que j'allais mourir. J'essayais de te rejoindre ; je changeais de tramway, je me débattais contre la neige. Mais, c'est drôle, j'avais beau courir, j'avais l'impression que je n'avançais pas. Ce qui me rendait surtout triste, c'était que tu pourrais croire que je ne t'aimais plus... »

Tous les deux s'étaient remis à marcher. Raphaël avançait du même pas que la jeune fille. Un sens mystérieux, surnaturel lui permettait sans lumière de l'apercevoir, de discerner, à mesure qu'il lui contait son désespoir, son attente, ses recherches, les mouvements plus ou moins vifs des paupières, la lente coulée sur lui du regard avec sa fraîcheur de menthe.

Comme tout était devenu simple, soudain. Paroles qui contenaient exactement le poids de la signification qui s'y attachait, gestes que rien ne distrayait plus de leur destination et cette immense perspective d'un avenir que ne menaçait aucune restriction d'aucune sorte.

« Je t'ai cherchée partout », avait repris Raphaël, « Si j'avais su... »

« Quelquefois », expliquait Jelka, « tu étais tout près de trouver. Mon cœur battait, je te faisais signe. Je criais ton nom dans toutes les langues. Je tentais de

glisser des mots serbes dans la vitesse de ta pensée pour l'arrêter. Tu ne m'entendais pas. Jamais, je n'aurais pensé qu'il fut si difficile de se faire comprendre...

« Oh ! Jelka ! » s'exclama soudain Raphaël, « si je ne sentais pas sans cesse ta main contre la mienne, je ne croirais pas que c'est vrai. Dis-moi que c'est sûr, que je ne rêve pas, que je ne vais pas me réveiller sans toi, tout à l'heure. Promets-moi que jamais, jamais plus tu ne me quitteras ! »

La jeune fille se serra contre lui : « Tu te souviens, toi qui craignais de vieillir plus vite que moi. L'âge sans âge, maintenant, tu sais ce que c'est. Ne t'inquiète pas, je suis ici. Veux-tu encore une autre preuve ? »

D'un geste brusque, Raphaël l'avait saisie dans ses bras. Frissonnant presque d'angoisse, tant la longue attente l'avait rendu méfiant, il parcourut de ses lèvres le visage de son amie jusqu'à la minute où la jeune bouche entrouverte lui communiqua sa chaleur, son souffle dans un soupir qui lui répétait « Je », la seule syllabe qui contînt tout, qui était promesse et assurance en même temps.

Alors, il sembla vraiment à Raphaël que l'impossible n'existait plus.

« Viens » dit Jelka, en l'entraînant de nouveau, « nous sommes tout près ».

Près de quoi ? eut envie de demander le jeune homme. Nous sommes ensemble. Qu'ai-je à souhaiter ? Mais il n'eut même pas besoin de poser sa question. La réponse de son amie l'avait devancée.

« Viens. Il y en a beaucoup comme toi, comme moi, comme nous étions hier, encore, qui attendent. C'est à nous de leur dire le mot vrai. Penses-tu que si nous nous étions moins aimés, l'épreuve aurait été si courte. Tiens, on dirait qu'ils savent déjà. Les entends-tu ? »

Il y avait des chants et des cris. Rien n'était plus étrange que ce grondement confus qui, venant de partout et de nulle part à la fois, bruit d'orage de piétinement, de troupeau en marche, rendait la nuit palpable et comme vivante. Et soudain, Raphaël et Jelka se trouvèrent en plein dans le remous, mêlés aux autres et pourtant mystérieusement protégés, avançant d'un pas égal au milieu des hommes-ombres, entre les fantômes des maisons toutes droites, confondues déjà avec le ciel. Mais, dans les rues noires, des groupes couraient. Les premiers avertis parmi la foule avaient été les travailleurs pour lesquels les sirènes des fabriques ne siffleraient plus et ils se hâtaient de porter la nouvelle aux prisonniers, défonçant des portes, arrachant la grille des casernes, pénétrant

vainqueurs partout là où, quelques minutes plus tôt, encore, l'ordre ancien avait régné.

Aurait-on pu croire qu'il y en avait tant ? Chômeurs dont le misérable cortège avait été repoussé si souvent par les agents hors de la ville, jeunes filles et jeunes garçons évadés de tous les bagnes, peuple obscur d'hommes et de femmes en qui grondait sourdement la révolte, il en arrivait maintenant de tous les faubourgs et l'obscurité ne les gênait pas. Au contraire, ceux qui portaient des vêtements déchirés n'avaient plus besoin de sentir leur pauvreté comme une injure corporelle. Ceux qui ne sortaient d'habitude qu'en rasant les murs osaient s'écarter enfin des trottoirs, gagnaient le milieu de la chaussée. Les boulangeries et les magasins d'alimentation étaient pleins de gens qui avaient eu faim. D'autres qui n'avaient pas couché depuis longtemps dans des lits envahissaient les hôtels et se glissaient, tout habillés, entre les draps.

Cependant, seuls, peut-être, de toute cette foule, Jelka et Raphaël avaient oublié qu'au cours de leur vie, ils avaient eu faim et soif, qu'ils avaient connu souvent, outre la fatigue, de grands désirs insatisfaits. Ils ne souhaitaient plus rien.

Comme ils arrivaient à l'entrée de quelque chose qui avait dû être un parc, car l'odeur de l'herbe fraîche parvenait à leurs narines, ils entendirent une sorte de musique plaintive. C'était un petit mendiant, un tzigane, qui continuait de jouer, tout endormi, sur son violon fêlé les airs qu'aux soirs d'été ses frères répétaient en s'en allant rejoindre, dans leurs smokings miteux, les cafés où ils avaient leur engagement. Il jouait terriblement faux. Raphaël lui jeta tout ce qui lui restait de monnaie. Aussitôt, comme s'il n'avait attendu que cette aumône, l'enfant s'arrêta. Les deux promeneurs traversèrent alors des pelouses, des bosquets.

« Je crois que nous y sommes », murmura Jelka. « Prends garde. Ne leur fais pas peur ! »

A eux deux, ils soulevèrent le lourd battant du grand portail et toute la barricade de l'enclos tomba, comme un château de cartes, à leurs pieds.

Tant que dura le défilé, Jelka et Raphaël restèrent immobiles. Enlacés, bercés par une joie indicible, ils sentaient, de temps à autre, la caresse d'une langue râpeuse contre leur poignet, le contact d'un pelage soyeux, d'une toison qui les effleurait : les animaux redevenus libres.

Il ne restait plus rien. Jelka pencha la tête sur l'épaule du Raphaël :

« Allons jusqu'à la mer ! Nous prendrons la barque et je te montrerai où se trouve l'île. Quand je pensais à toi, quand je peignais, jadis, c'était toujours l'île que j'espérais découvrir. Maintenant, je sais. Je suis heureuse.

Les pins, les eucalyptus, les tamaris, les plantes grasses n'avaient pas encore perdu la chaude senteur de la terre. Longuement, ils s'enivrèrent de ce parfum. Après, commençaient les dunes. Le sable céda sous leurs pieds nus. Une petite vague mouilla leurs jambes jusqu'au genou. La barque, comme Jelka, l'avait prédit, les attendait, toutes voiles dehors. Le vent se leva. Ils ne surent plus s'ils s'étaient endormis l'un contre l'autre sur les cordages ou s'ils partaient.